



**LE MAUVAIS GENRE ?**  
**Genre, sexe et société**  
**Marie Klinkenberg**

**MOBILISATIONS SOCIALES**

**CDGAI**

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



**C.D.G.A.I.**

# LE MAUVAIS GENRE ?

## Genre, sexe et société

Auteure

**Marie Klinkenberg**

Concept et coordination

**Marie-Anne Muyshondt (C.D.G.A.I.)**

**Collection Mobilisations sociales - 2014**

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe

Présidente du C.D.G.A.I.

Parc Scientifique du Sart Tilman

Rue Bois Saint-Jean, 9

B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope

legraphoscope@gmail.com

Couverture : Lisette Lombé

**MOBILISATIONS SOCIALES**



## **Les publications pédagogiques d'éducation permanente du CDGAI**

La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront collectivement d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement. Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de domination et oppression sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

### **La collection Mobilisations sociales (comme issues possibles aux injustices)**

Elle propose des regards pluriels sur des pratiques de luttes et de mobilisations collectives portées par des citoyens en recherche d'une démocratie plus juste. Elle vise à nourrir notre réflexion et notre esprit critiques au sujet de fonctionnements qui nous paraissent aller de soi. Donner à voir des évidences dans la déconstruction de nos schémas de lecture et présenter des alternatives perçues comme plus pertinentes, telles sont les ambitions de cette collection.

## INTENTIONS DE CE LIVRET

- ◆ Proposer une analyse critique de la lecture naturaliste des différences entre hommes et femmes en matière d'aptitudes, de compétences, de goûts, d'intérêts, de caractère...
- ◆ Eclairer des mécanismes individuels et collectifs de construction et de reproduction des comportements inégalitaires entre hommes et femmes.
- ◆ Questionner la notion de genre dans la perspective d'une lutte globale contre les inégalités.

## PUBLICS VISÉS

Acteurs et actrices de l'animation, de l'éducation, de l'enseignement, de la formation, des soins de santé ; de l'accompagnement psychologique, social, psychosocial ; de la coordination ; de l'encadrement institutionnel.



Illustration : Lisette Lombé

## SOMMAIRE

Introduction	7
Méconnaissance des concepts, idées reçues et résistances	9
Mise au point : les concepts	17
Construction de la différence	27
L'effet des faits	32
Conclusion	39
Bibliographie	47



Illustration : Lisette Lombé

## INTRODUCTION

**R**ien ne me prédisposait réellement à m'intéresser à la question des inégalités entre les hommes et les femmes : née en 1976, élevée par des parents de la génération de '68 qui partageaient les tâches domestiques, j'ai grandi dans une fratrie mixte, et ai été scolarisée dans des écoles mixtes. J'ai fait du karaté et des claquettes, et ai eu accès à la pilule via un planning familial ...

On comprendra que je trouvais bien cocasses les récits de ma grand-mère, née en 1918. Elle avait fréquenté ce qu'elle appelait « l'école des fiancées » : elle y apprenait à repasser des cols de chemise, à présenter les poissons blancs sur un coton impeccable, à découper esthétiquement les artichauts, à rédiger des lettres de remerciements ... J'ai certes eu vent assez tôt des combats féministes. Mais le mot « féministe » évoquait pour moi des luttes dépassées, des combats d'un autre âge.

Non seulement il rendait à mon oreille un son un brin ringard, mais je le trouvais teinté d'agressivité. Et je dois bien avouer que je ne me sentais en rien redevable de ce mouvement. Tout avait à mes yeux bien changé depuis l'époque où les femmes ne pouvaient rien sans les hommes : l'égalité semblait un acquis. Certes, il y avait bien eu quelques fissures dans mes certitudes, mais je n'y avais guère prêté attention.

Après mes études, dans une filière fréquentée par un public majoritairement féminin, sonna l'heure d'entrer dans la vie professionnelle. Et c'est à ce moment-là que j'ai assisté, presque brutalement, à de premières inégalités de traitement entre hommes et femmes. La première victime en fut mon amie Céline. Ingénieure en aéronautique, elle n'avait pas reçu de prime, contrairement à ses collègues masculins. Pourquoi ? Simplement parce qu'elle avait fini par devoir refuser de longues missions à l'étranger après la naissance de son deuxième enfant. Autre victime : mon amie Catherine, que j'avais toujours connue bonne et anxieuse élève. Elle perdait ses cheveux depuis qu'elle gagnait sa vie : elle devait rejoindre la crèche avant la fermeture, et son employeur, qui lui confiait des dossiers urgents, n'en avait cure ...

Bref, j'ai commencé à me rendre compte que les choses n'avaient changé qu'en apparence. C'étaient encore les mères qui, dans la majorité des cas, étaient en charge des enfants : le partage des tâches n'était pas réellement un partage mais tout au plus une aide, au demeurant parfois condescendante ; et si mes amis masculins emmenaient leurs enfants à la piscine et à la plaine de jeux, ils le faisaient souvent pendant que leurs compagnes faisaient le ménage à la maison. C'est plus ou moins à cette époque-là que j'ai commencé à travailler dans le secteur de l'insertion socioprofessionnelle. Je travaillais presque exclusivement avec des sans-emplois.

Assez vite, j'ai fait partie d'un groupe de travail transversal au secteur de la formation des adultes. Ce groupe était appelé «Groupe de travail Égalité des chances». Il s'agissait de lutter contre les inégalités et les discriminations dans le processus d'insertion.

On y prenait en compte des groupes-cibles plus fragilisés : les personnes d'origine étrangère, les personnes handicapées, les personnes peu scolarisées ou illettrées, les anciens détenus, ...

Et puis, il y avait l'inclassable et nébuleuse question du genre. S'agissait-il de voir les femmes sous l'angle d'un groupe-cible fragilisé ? Aujourd'hui, je crois réellement pouvoir dire qu'il en va ainsi : les femmes sont bien un de ces groupes.

## **MÉCONNAISSANCE DES CONCEPTS, IDÉES REÇUES ET RÉSISTANCES**

À l'heure où ce qui est présenté comme «l'enseignement de la théorie du genre» a fait grand bruit en France, il est essentiel de repenser la notion de genre dans la perspective d'une lutte globale contre les inégalités. Replacer la question du genre dans celle, plus large, de l'égalité, a notamment pour conséquence qu'on ne naturalise pas cette question. Par naturaliser, j'entends ceci : faire de cette question une conséquence immédiate et linéaire des différences sexuelles. Et on sait que c'est cette conception naturalisante qui sous-tend aujourd'hui encore un grand nombre de discours (le mariage serait «naturellement» l'union d'un homme et d'une femme» par exemple). Or, cette naturalisation est au fond une manière de soustraire la question aux déterminations sociales et constitue un véritable danger pour l'égalité, car elle hypothèque toute perspective de changement.

Si le genre échappe à la nature, c'est qu'il relève de la culture, qui précède la première. Car tout regard sur la nature est imprégné de la culture de celui ou celle qui l'observe et tente de la décrire. «Si elle ne définit pas les rôles sociaux attribués aux sexes, la nature ne crée pas non plus ces derniers. (...) En outre, tout ce qui nous est donné à connaître passe par le filtre de nos représentations et, si le réel existe, il n'est accessible qu'à travers leur médiation. Aussi, tout ce que nous qualifierons de nature porte déjà, dans sa définition, l'empreinte de la culture (...).» (Paternotte, 2007, pp.7-8) Il n'y a donc pas de connaissance neutre, car toute connaissance est le produit de l'histoire, d'une culture.

Qui dit culture dit élaboration et mise en forme d'un discours. Un discours, qui parce qu'il met des sujets et des groupes sociaux en contact, implique toujours des oppositions et, par voie de conséquence, des processus de négociation de la distance entre ces groupes et ces sujets. L'actualité française nous a fourni très récemment un bon exemple de cette élaboration discursive.

Arrêtons-nous un instant sur cette actualité française, car elle montre à quel point nous, professionnels de l'enseignement, de l'éducation et du social, ne possédons qu'une pauvre connaissance des concepts centraux dans notre problématique — sexe, genre, (in)égalités des sexes — et des processus de construction des identités sexuées. Elle illustre aussi combien nous avons intériorisé les idées reçues sur les différences. Elle illustre enfin la force des résistances qui se manifestent lorsqu'il s'agit de les déconstruire, et de lire le monde à travers les lunettes du genre.

## **RAPPELONS BRIÈVEMENT LES FAITS.**

En 2013, le Ministère de l'éducation nationale française a intégré aux programmes scolaires de pas moins de 600 classes réparties dans 275 écoles, un module baptisé «ABCD de l'égalité»<sup>1</sup>. L'objectif de ces animations était de lutter contre les stéréotypes et de permettre aux élèves de la maternelle au CM2<sup>2</sup> de penser l'égalité filles-garçons à la lumière des «études de genre»<sup>3</sup> et de questionner les rôles traditionnellement masculins/féminins. Car on sait aujourd'hui combien ces rôles ont un impact sur les parcours scolaires : sur les orientations des élèves mais aussi sur leurs résultats et leurs comportements (Adriaenssens, Gavray (coord.), 2010). Ils semblent avoir aussi, par ricochet, une influence sur les phénomènes de violence à l'école : plus les élèves, qu'ils soient garçons ou filles, ont des comportements stéréotypés de sexe, plus on assiste à des scènes de violence. Nous y reviendrons<sup>4</sup>.

Rapidement, notamment au moyen de tracts et de SMS diffamant l'Éducation nationale, les rumeurs les plus folles ou les plus grotesques ont été répandues à propos de ces modules. On y nierait par exemple la différence entre filles et garçons. Surtout, ces modules ont été présentés comme s'ils étaient des cours d'éducation sexuelle, et c'est ici que les fantasmes les plus inconcevables se sont débridés : au cours de ces animations, on montrerait aux enfants comment utiliser des jouets sexuels en peluche ou en bois, on les y initierait à la masturbation.

Cette campagne suscite rapidement la panique dans les écoles concernées. Les professionnels sont désarmés, car peu formés à la question. Et leur désarroi ne fait qu'aggraver l'inquiétude des parents.

1. Les renvois numérotés sont regroupés en fin de livret.

Ces rumeurs débouchent alors sur une organisation de l'opposition. Elles donnent lieu, dès décembre 2013, à des recommandations de boycott mensuel de l'école, sous forme de «Journées du Retrait des Enfants» (ou JRE). Cet appel est officiellement lancé par la désormais fameuse Farida Belghoul<sup>5</sup>, une proche d'Alain Soral. Pour les militants qu'elle rassemble, il s'agit bien d'interdire «la théorie du genre sous toutes ses formes dans les programmes scolaires». L'appel au boycott a été largement suivi, de sorte qu'on peut parler d'une rupture de confiance entre certains parents et l'école. Et c'est surtout dans les quartiers populaires que les classes sont les plus touchées : on y retrouve parfois moins de dix enfants par classe. Ces rumeurs ont aussi débouché sur de graves accusations et de sordides diffamations impliquant des personnes ; fin avril 2014 par exemple, une institutrice a été accusée à tort par ce même collectif JRE d'attentat à la pudeur sur des élèves<sup>6</sup>.

Ces évènements qui ont semé la panique dans le monde scolaire sont aussi bien sûr à mettre en lien avec d'autres «tremblements de terre» qui ont secoué la France au cours des mêmes derniers mois, évènements que nous pouvons mettre en lien avec la nébuleuse question du genre.

Ainsi, les activistes de la «Manif pour tous», opposés au projet de «mariage pour tous», bien que réputés plus modérés que ceux du JRE, ont eux aussi affirmé que la société serait menacée par une idéologie niant la réalité biologique. On peut prendre connaissance sur leur site<sup>7</sup> de leur conception naturalisante du mariage : «Le Mariage pour tous, c'est le mariage homo imposé à tous ! Le projet de loi Mariage pour tous bouleverse le Code civil en supprimant systématiquement les mots de mari et de femme, de père et de mère, au profit de termes asexués, indifférenciés (notamment parents).

Ce projet entend ainsi supprimer légalement l'altérité sexuelle et remettre en cause le fondement de l'identité humaine : la différence sexuelle et la filiation en résultant. Il ouvre la voie à une nouvelle filiation sociale, sans rapport avec la réalité humaine. Il crée le cadre d'un nouvel ordre anthropologique, fondé non plus sur le sexe mais sur le genre, la préférence sexuelle.» Et leur appel à participer à la manifestation du 2 février 2014 est sans équivoque : «Pas touche à nos stéréotypes de genre !» Sur leur affiche, ces derniers sont en effet tous convoqués, jusqu'à la provocation : le petit garçon est déguisé en mousquetaire et la fillette en princesse, et les couleurs elles-mêmes sont celles des stéréotypes, le bleu pour les garçons, le rose pour les filles<sup>8</sup>.



<http://www.lamanifpourtous.fr/fr/on-lache-rien/kit-du-manifestant>

Les réactions ne sont pas seulement celles du mouvement JRE. Citons en vrac la création d'un «observatoire de la théorie du genre»<sup>9</sup>, dont les objectifs sont «d'offrir aux Français les informations et les outils conceptuels nécessaires pour ouvrir les yeux sur la théorie du genre (...) [qui] consiste à nier la réalité biologique pour imposer l'idée que le genre masculin ou féminin dépend de la culture, voire d'un rapport de force et non d'une quelconque réalité biologique ou anatomique» ou encore celle du site Vigi-gender qui entend lutter «contre la diffusion du Gender à l'école»<sup>10</sup>.

Le monde politique n'est pas en reste. Un groupe de députés UMP a ainsi réclamé, dès décembre 2012, la création d'une commission d'enquête sur «l'introduction et la diffusion de la théorie du genre en France».

Et en février 2014, sur les ondes de RTL, le président de l'UMP, Jean-François Copé, accuse le gouvernement de recommander aux enseignants un livre de littérature jeunesse traitant de la nudité<sup>11</sup>. Et d'avertir : «Il y a un moment où il va falloir qu'à Paris on atterrisse sur ce qui est en train de se faire dans ce pays».

En forçant à peine le trait, l'idée générale véhiculée par tous ces mouvements d'opposition est que le gouvernement français de gauche, et qui vient de faire passer le mariage entre personnes du même sexe, va obliger les garçons à jouer à la poupée et à s'habiller en princesses, ou encore interdire ce dernier déguisement aux filles, etc.

Tout ceci nous renseigne sur deux choses au moins : d'abord que le concept de genre, bien instrumentalisé dans tous ces débats, est largement méconnu, tant du grand public que chez les décideurs. Ensuite, que les questions où le sexe est impliqué sont, plus que d'autres, génératrices de peurs et de fantasmes, sur lesquels on imagine qu'un psychanalyste aurait des choses à dire.

Ce côté fantasmatique du dossier se révèle également dans le fait qu'un grand nombre d'opposants ont vu dans l'initiative du gouvernement français la trace d'un vaste complot. Pour les partisans de cette théorie, l'ABCD de l'Égalité n'est en fait que la partie visible d'un projet secret du Ministère de l'Éducation nationale ou même du gouvernement français dans son ensemble. «Que déclare, sur un site islamique, la principale instigatrice du boycott de l'école (...) ? La soi-disant théorie du genre serait une des armes d'un mouvement mondial qui «avance masqué». Qui sont les inspireurs de cette conspiration diabolique ? Un site intégriste catholique nous donne la réponse : la pernicieuse théorie du genre est «le fruit de lesbiennes juives américaines.» (Rogozinski, 2014, p.16)

Qui ou que fallait-il combattre ? Où se cachait l'ennemi ? On sait aujourd'hui que «le schème du complot permet précisément de s'inventer un ennemi invisible, un ennemi imaginaire d'autant plus malfaisant qu'il demeure caché. Ce schème réussit ainsi à capter des affects (...) d'indignation, de colère, de révolte contre l'injustice, en les orientant vers un «autre» menaçant qu'il s'agit de démasquer, d'expulser, voire d'anéantir. Il n'est pas indifférent que cette obsession du complot soit le plus souvent portée par la rumeur.

Depuis toujours, la rumeur est l'arme des faibles, des humiliés, des invisibles, de tous ceux qui ne peuvent intervenir directement dans les circuits dominants d'information et de communication.» (Ibid. p.16) Il n'est donc pas étonnant que ce soit une certaine couche de la population qui soit la plus impactée : celle qui a les relations les plus distendues avec le milieu scolaire. Ceci nous rappelle aussi combien l'école doit s'inscrire dans un espace citoyen : c'est, bien plus qu'un lieu de transmission, un instrument d'éducation et d'émancipation.

Ces évènements sont terrifiants. Mais ils ont aussi le mérite de porter enfin sur la place publique la question du genre — en France, certes, mais aussi en Belgique par effet de tache d'huile — et plus particulièrement de questionner sa place dans l'éducation, l'enseignement, la formation.

Mais avant d'analyser plus en détail ces résistances et de tenter de les déconstruire, arrêtons-nous d'abord sur les concepts-clés sur lesquels il est essentiel de s'entendre.

## MISE AU POINT : LES CONCEPTS

### «ÉTUDES DE GENRE» ET «THÉORIE DU GENRE»

L'expression «théorie du genre» largement relayée aujourd'hui encore par les médias est souvent utilisée improprement. Il convient d'utiliser plutôt celle d' «études de genre».

Il n'y a en effet pas ici de «théorie» au sens idéologique ou scientifique du terme. Si c'était le cas, le genre serait un concept qui pourrait faire l'objet d'une falsification, d'une réfutabilité poppérienne<sup>12</sup>, et qui aurait suscité des débats sur d'autres scènes.

L'expression «théorie du genre» a été initialement utilisée par les opposants à la notion même de genre - et notamment par leurs représentants les plus médiatisés - pour contester la scientificité des *gender studies*. Elle a été par exemple utilisée dans le monde catholique, pour lequel les différences entre les femmes et les hommes établissent une complémentarité (qui pourrait certes entraîner des inégalités, mais celles-ci ne seraient alors qu'un simple corollaire). Elle laisse croire à l'existence d'un corpus idéologique homogène, destiné à nourrir une stratégie politique bien déterminée. Polémique, l'expression est aussi parfois utilisée par les personnes impliquées dans les études de genre, sans que celles-ci aient conscience de sa connotation.

C'est le cas par exemple<sup>13</sup> du site de l'enseignement à distance de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui propose des sources d'informations, des outils de référence à destination des (futurs) enseignants sur le thème<sup>14</sup>, bien qu'il y soit question de «théories du genre» - au pluriel donc, ce qui tend à montrer qu'il ne s'agit pas, pour le rédacteur du texte d'un corpus homogène -.

L'appellation «études de genre» désigne quant à elle un champ de recherches qui prend pour objet les rapports sociaux entre les sexes. Quand on parle de genre, il ne s'agit pas de théorie mais plutôt d'un concept. Et ce concept ne peut être approché que par un ensemble d'outils qui doivent aider à penser une situation particulière et, au-delà de celle-ci, à penser le monde.

Les études de genre sont aujourd'hui bien présentes, dans les sciences humaines au moins, et ont un caractère nécessairement pluridisciplinaire. Le genre est en effet un objet d'études aux multiples dimensions, qui sont autant de préoccupations pour de nombreuses disciplines : cela va de l'histoire de l'art à la philosophie des sciences, en passant par la sociologie, l'anthropologie, l'économie, la psychologie, la psychanalyse, la philosophie, la linguistique, les neurosciences ... Ces études ont des degrés d'institutionnalisation bien différents selon les endroits où on les trouve. Bien implantées sur le continent nord-américain, elles sont absentes de maintes universités d'Afrique ou d'Asie. En Europe, et bien qu'on y rencontre une série d'initiatives<sup>15</sup>, la Belgique est un des rares pays de l'Union qui ne se soit pas doté de master en études de genre<sup>16</sup>.

## GENRE ET SEXE

Arrêtons-nous d'abord un instant sur la notion de genre, que nous avons déjà largement utilisée.

Le plus fréquemment, le mot «genre» fait référence à une catégorie d'analyse grammaticale : le masculin, le féminin ou le neutre dans certaines langues. Même si la question anthropologico-sociale du genre est solidement articulée à ce débat langagier, comme le montrent les débats qui se sont fait entendre autour des mesures de féminisation des noms de métiers, titres, charges et fonctions<sup>17</sup>, elle dépasse largement cette question de grammaire.

Le genre est une notion qui doit aussi être distinguée de celle de sexe.

Le sexe est en effet assez simple à définir, puisqu'il fait référence à des différences biologiques faciles à présenter de façon polaire : mâle/femelle, garçon/fille, homme/femme. Ces différences sont fixes même si les biologistes distinguent le sexe chromosomique (XX pour les filles et XY chez les garçons), du sexe anatomique<sup>18</sup> et du sexe hormonal<sup>19</sup>. (Il existe cependant, nous allons le voir, de rares cas limites : des cas d'intersexe).

Le mot genre, quant à lui, est une adaptation du mot anglais *gender*. Le concept auquel il renvoie n'a pas été inventé par les féministes, contrairement à ce qui est communément allégué. Il est d'abord utilisé dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle par des équipes médicales en charge d'enfants intersexes (ou, selon l'ancienne appellation, d'enfants «hermaphrodites»). Il permettait alors de distinguer le sexe anatomique (dans ce cas ambigu) et un phénomène de représentation : le fait de se percevoir comme femme ou comme homme et de se comporter en conséquence (Dorlin, 2008). Ce n'est que dans les années 70, dans le monde anglo-saxon, que le concept émerge véritablement, échappant à l'univers médical, et qu'il connaîtra un remarquable développement.

Il apparaît d'abord sous la plume de la sociologue britannique Ann Oakley qui s'intéresse à ces recherches sur les personnes intersexes. Pour elle et ses continuateurs, le concept de genre définit enfin les identités associées à un sexe : les rôles, les valeurs, les représentations du féminin et/ou du masculin.

La notion de «genre» ne fait donc pas référence à la biologie, à la nature, mais bien à la culture.

La notion de «genre» est cependant indissociable de celle de sexe : le genre fait référence à ce que nous appellerons dans un premier temps, pour des raisons pédagogiques, «les attributs du masculin et du féminin». Or, ces attributs sont bien évidemment les produits de rapports sociaux. En effet, ils se structurent sous la forme de différences, lesquelles proviennent de la socialisation et de l'éducation différenciée des individus (nous y reviendrons dans le chapitre «Construction de la différence»). Ce sont autant de différences qui assignent aux hommes et aux femmes, aux garçons et aux filles, des qualités, des goûts, des rôles, des compétences, des modes d'expression différents, et même, selon un auteur à succès, des planètes d'origine différentes<sup>20</sup>... Il s'agit de véritables constructions culturelles. Tellement culturelles que certains auteurs n'hésitent pas à dire que «(...) ce n'est plus le sexe qui précède et fonde le genre, mais le genre comme processus, qui construit véritablement le sexe. Comme l'affirme (...) Christine Dephy, «si le genre n'existait pas, ce qu'on appelle le sexe serait dénué de signification, et ne serait pas perçu comme important : ce ne serait qu'une différence physique parmi d'autres».» (Paternotte, 2007, p.6)

«Attributs» du masculin et «attributs» du féminin, venons-nous de dire. Mais il nous faut déjà nuancer le propos.

Car au sein d'une même catégorie définie par le sexe («l'ensemble femmes» ou «l'ensemble hommes»), les différences de genre - en matière de rôles, de représentations différenciées, de comportements attendus - varient en fonction de la culture et en fonction de l'époque. Être un homme au XVIII<sup>e</sup> siècle ne signifie par exemple pas la même chose qu'être un homme au Moyen-Âge ou aujourd'hui ; et être une femme en Belgique aujourd'hui ne signifie pas la même chose qu'être une femme en Corée aujourd'hui.

Il existe donc aussi une variabilité spatiale et temporelle de ces significations dont on a vu qu'elles étaient sociales. Le genre est donc une construction contingente. Et on ne peut s'empêcher de citer ici la phrase bien connue de Simone de Beauvoir : «On ne naît pas femme, on le devient» (de Beauvoir, 1949, p.13) Et l'on pourrait compléter Simone en disant : «Pas plus d'ailleurs qu'on ne naît homme, on le devient aussi». Son Deuxième sexe avait en 1949 fait grand bruit, jusqu'à susciter la réaction du Vatican.

La distinction entre «sexe» et «genre» est fondamentale. Mais, comme on l'a vu avec les rumeurs colportées par les partisans des JRE, la frontière entre les deux est constamment franchie. Ceci explique que le débat sur le thème est - nous le savons d'expérience -, extrêmement impliquant dans le sens premier du terme. En effet, il finit toujours par faire référence au sexe. Plus loin encore, le discours sur le genre finit toujours, de façon plus ou moins inconsciente, par renvoyer à la sexualité même. Alors, par exemple, qu'on n'interroge pas un formateur en économie sur ses succès en bourse ni un expert en mécanique des fluides sur ses performances en natation, les participants aux formations sur le genre nous ont systématiquement interrogée sur notre composition familiale, sur notre situation amoureuse ; et nous avons échappé, mais de justesse, aux questions relatives à notre orientation sexuelle. Si des frontières sont souvent franchies, ce ne sont pas seulement celles qui séparent genre et sexe, c'est aussi celle qu'il convient d'établir entre les conduites et les autres. Et il n'est pas rare en effet qu'on associe la «genreuse»- comme naguère la féministe - à la «mal baisée», tout comme on associe le coiffeur à l'homosexuel et la camionneuse à la «gouine».

Ce qui est clair, c'est que dans le cas du coiffeur et de la camionneuse, il ne s'agit plus d'orientation professionnelle ou de compétences : ça se passe sous la ceinture. Comme lorsque un petit garçon demande à se déguiser en princesse d'ailleurs.

Car sortir des rôles attendus est souvent vécu comme une trahison, trahison par rapport à «la» norme, qui est comme toujours celle du groupe dominant. Et une trahison qui est souvent sanctionnée ; et parfois sanctionnée violemment. Pensons à *Billy Elliot*<sup>21</sup> qui préfère la danse à la boxe, ou à l'héroïne footballeuse de *Joue-la comme Beeckam*<sup>22</sup>, pour ne parler que de personnages de fiction.

Une croyance semble d'ailleurs reposer sur le fantasme selon lequel la sexualité pourrait être déterminée par un simple discours sur le genre. Ce qu'illustrent certes les événements français, mais aussi les résistances de certains étudiants des sections préscolaires liégeoises : parlez aux enfants des rôles masculins et féminins et vous risquez de susciter chez eux toutes sortes de déviances ! Si le genre produit un rapport de domination, «il est aussi un ordre normatif qui sanctionne les déviances de genre (telles qu'elles sont réalisées par exemple par des «hommes efféminés», des «femmes masculines», des lesbiennes «Butch», des personnes tran', des intersexes, etc.).» (Trachman, 2011, p.5) Après avoir distingué les concepts majeurs de sexe et de genre, les réflexions et les recherches sur le genre se sont aussi faites plus sociopolitiques.

Elles mettent en évidence - et nous y reviendrons -, une hiérarchie qui favorise quasi systématiquement le masculin et cela dans la quasi totalité des sociétés humaines, où les relations hommes-femmes sont aujourd'hui encore inégales et asymétriques.

Il y a donc une dimension plus politique du genre. Certes, les femmes ont bénéficié de l'égalité de droits mais cette égalité légale ne permet toujours pas d'acquiescer une égalité de fait ; et une définition trop formelle de l'égalité de droits ne permet en effet pas de repérer, se rendre compte des inégalités de fait.

Françoise Héritier parle de «valence différentielle des sexes» (Héritier, 1996, p.15), principe qu'elle situe au fondement de la domination masculine. Selon l'anthropologue, cette domination est liée à la volonté de contrôler la reproduction de la part de ceux qui ne disposent pas du pouvoir de reproduction : les hommes. Mais l'asymétrie affecte aussi les garçons/les hommes. De façon moins spectaculaire sans aucun doute, mais elle sort chez eux des effets non négligeables.<sup>23</sup>

De nombreux mouvements sociaux se sont dès lors organisés pour lutter contre ces inégalités. Nicole Van Enis propose dans son Féminismes pluriels (2012) une intéressante typologie des mouvements belges. Et pour prendre un exemple particulier, Luttés des femmes (De Visscher, 2011) rend compte des violences et pressions spécifiques dont les femmes sont victimes.

## **GENRE ET DIVERSITÉ**

Les théories féministes ont été critiquées dans les années 70 parce qu'elles traitaient le genre comme une variable universelle, variable ne rendant pas compte d'autres rapports sociaux que les rapports de sexe. À cette époque, les Afro-Américaines refusaient d'avoir à choisir entre la lutte des femmes menée par les femmes blanches et la lutte contre le racisme menée par les hommes noirs.

Bien évidemment, les hommes et les femmes ne sont pas des groupes homogènes ; pas plus d'ailleurs que les immigrés ou les personnes handicapées. En réponse à ces critiques, on a assisté à une prise en considération de la diversité dans les mouvements féministes. Et il existe ainsi aujourd'hui des études «genrées» sur l'intégration des personnes d'origine étrangère, sur la question des âges, sur la question du handicap, sur la question de l'orientation sexuelle, ...

Il s'agit principalement de voir si les actions menées afin de réduire les inégalités touchent identiquement les divers groupes de femmes ou si d'autres rapports sociaux sont à prendre en compte et feraient perdurer certaines situations d'inégalité. Mais, ce type d'analyse présente de nombreuses difficultés car elle isole chaque caractère de domination et définit leur relation de façon cumulative. Or, il s'agit de comprendre comment ces catégories, socialement construites, interagissent. Les interactions sont multiples, complexes, imbriquées, et forment ensemble un système d'oppression. Cette approche présente cependant un intérêt majeur car elle met en évidence des mécanismes d'oppression similaires : désigner l'autre comme inférieur et affirmer que cette infériorité trouve ses sources dans la nature.

Le Centre interfédéral belge pour l'égalité des chances, qui est un service public expert en politique d'égalité et de non-discrimination et dont la «mission, fondée sur les droits humains, est de promouvoir l'égalité des chances et des droits pour l'ensemble des citoyen-ne-s et de lutter contre les discriminations», recense sur son site internet ([www.diversite.be](http://www.diversite.be)) différents critères de discrimination : le racisme, les convictions religieuses ou philosophiques, le handicap, l'âge, l'orientation sexuelle, la santé, les caractéristiques physiques et la fortune. Cette vision nous paraît restrictive car elle exclut le sexe.

Chacun des groupes envisagés est bien évidemment composé d'hommes ou de femmes, et ce regroupement occulte la disparité interne du groupe. Que des discriminations se fondent sur l'origine culturelle ou le handicap est évident, mais la discrimination sur la base du sexe existe comme telle, quels que soient la culture, le statut social, l'état de santé, etc. On pourrait aller jusqu'à dire que le handicap, la couleur de peau, ... viennent s'ajouter à cette première discrimination.

En effet, il est impossible de parler de genre en en étant détaché, car chacun est toujours d'un genre, alors que - heureusement -, il est possible de parler par exemple de pauvreté de l'extérieur : si on parle de genre, on en parle toujours «en dedans». Il est donc difficile, sinon impossible de se mettre à distance du discours tenu car il touche à notre identité profonde, intime.

Toutes les étiquettes que sont «handicap», «immigration», etc. ont certes un côté «stigmatisant» : en même temps qu'elles nomment, elles enferment. Mais contrairement à elles, les étiquettes qui permettent de désigner les hommes et les femmes font référence à des différences biologiques fixes - homme/femme, garçon/fille,... - et, par conséquent, ne sont donc peut-être pas psychodégradables.

Par exemple, le langage ne nous oblige-t-il pas à nommer sans cesse le sexe ? On a vu que le genre grammatical était différent du genre. Sauf évidemment lorsqu'il s'agit de nommer des être humains (et des animaux familiers). Mais là encore, il ne s'agit pas d'un phénomène universel : certaines langues ne connaissent pas le genre grammatical ; d'autres, comme l'allemand, utilisent le neutre pour désigner des êtres humains. Ainsi, petite fille se traduit par Mädchen, qui est neutre.

Autre argument questionnant la notion de diversité, argument avancé dans le décapant *La diversité contre l'égalité* de Walter Bern Michaels (2009) : la seule exigence qui vaille est celle de la réduction des inégalités économiques. Or, les politiques de diversité n'ont apparemment pas permis d'atteindre cet objectif ; elles auraient simplement et superficiellement diversifié les collectivités, en donnant la chance à quelques-uns au sein des minorités, mais sans rien changer à la structure sociale profonde, à ce jour toujours inégalitaire.

Nuançons le propos de Michaels : la notion de diversité a cependant permis une reconnaissance de ces minorités, fût-elle symbolique.

S'il me paraît aujourd'hui essentiel de resituer le genre dans la problématique de la diversité, et forger les outils pour penser l'articulation entre le clivage des genres et les autres clivages socioculturels et économiques, ce qu'on appelle « l'intersectionnalité » ou le croisement de toutes les dimensions de la diversité ne sera pas notre contribution, pour des raisons de compétence.

# CONSTRUCTION DE LA DIFFÉRENCE

On a dit que la différence entre sexe et genre provenait de la socialisation, et plus précisément de l'éducation différenciée. Pour s'en persuader, il faut d'abord s'arrêter à la petite enfance. Car c'est à ce moment-là que les choses commencent. Ça commence au berceau, écrit Véronique Willemart <sup>24</sup>.

## LES PREMIERS JOURS

À la naissance, le bébé fille peut apparaître comme l'égal du bébé garçon (et encore n'est-ce pas certain, car des mécanismes de projection sont à l'œuvre dès l'annonce du sexe du bébé à venir, annonce qui est d'ailleurs réclamée par la majorité des parents). Mais au fur et à mesure qu'il grandira, il en ira tout autrement. Des expériences<sup>25</sup> ont montré par exemple que si l'on présente une photo d'un bébé qui pleure à des étudiants ou à des parents en leur précisant qu'il s'agit d'un garçon, ils réagiront en disant qu'il pleure parce qu'il est fâché, ou parce qu'il a faim.

En revanche, si on dit à ces témoins qu'il s'agit d'une fille, ils diront qu'elle est triste, qu'elle a peur, qu'elle a mal. Les groupes interrogés attribuent bien des sens différents aux pleurs : «fâché» pour le garçon, «triste» pour la fille. Les projections diffèrent donc en fonction du sexe supposé de l'enfant.

Et si on revient à ce dernier, sait-il, lui, s'il est une fille ou un garçon ? Comment, grâce à quoi le sait-il ? À partir de quand ? Est-il capable de distinguer les hommes des femmes ? Si oui, sur la base de quels critères ? Il est bien évidemment difficile de répondre de façon spontanée à ces questions : si on en demande, les réponses sont multiples, farfelues parfois, nous en avons fait l'expérience avec les étudiants de dernière année de la section pédagogique du préscolaire.

En 1966 déjà, le psychologue Kohlberg a mis en évidence plusieurs phases du développement de l'identité sexuée. Ce n'est que quelques mois avant de parler que le sujet est capable de distinguer des individus de sexe différent. Mais, c'est tout au long de sa vie que va se construire ce que va signifier pour lui d'être un être de sexe féminin ou masculin. Et ce n'est qu'entre 24 et 36 mois qu'il percevra à quel sexe il appartient. «C'est à ce moment-là que l'enfant développe l'identité de genre : il sait qu'il est une fille ou un garçon et peut, avec une relative assurance, la généraliser sur la base de critères socioculturels (par exemple, les filles ont les cheveux longs, elles jouent à la poupée (...))» (Molénat, 2014, p. 34)

«Les filles jouent à la poupée » est donc bien un des critères socioculturels de la distinction. On sait que les jouets, qui sont aussi des outils primordiaux de l'éducation, sont des objets socioculturels loin d'être insignifiants.

Car ils continuent à conditionner les petits (et grands...) enfants à des rôles stéréotypés. Et les catalogues de Saint Nicolas n'ont jamais été aussi duels qu'aujourd'hui : les pages roses où on retrouve poupées, Barbie, dinettes, balais, casseroles, aspirateurs (tous jeux plutôt tournés vers les activités d'intérieur) s'opposent aux pages bleues où l'on présente des voitures, des jeux de construction, des aventuriers et des guerriers (jeux majoritairement tournés vers l'extérieur, nous en reparlerons). Cette évolution est une sorte de régression. En effet, au début des années 70, la plupart des catalogues de jouets étaient relativement neutres. Mais depuis le début des années 1990, ils recourent massivement à un jeu de couleurs « indiquant aux enfants à quel sexe s'adresse chaque jouet avant même qu'ils aient appris à lire (...). » (Zégaï, 2014, p.209). Et des jouets traditionnels, naguère relativement neutres, comme les Playmobil, ont aujourd'hui migré de rayon et changé d'emballage et sont vantés par une rhétorique nettement duelle.

Ainsi, le site de la marque présente-t-il les nouveaux produits : «Les Fées et la Princesses Hiver (...) adorent s'occuper de leurs poulains ailés, tandis que les Chevaliers Playmobil avec chevaux, en attendant la Bataille des chevaliers (...), se préparent à des tournois spectaculaires». La neutralité est donc devenue une rareté. Quand, en décembre 2012, une grande enseigne française propose un catalogue «non sexué»<sup>26</sup>, les réseaux sociaux s'en emparent (tantôt pour s'en féliciter, tantôt pour dénoncer une fois encore une propagande en faveur de la «théorie du genre»).

On sait aujourd'hui qu'«un enfant se construit sur base de transmissions conscientes ou inconscientes de son environnement. Il reçoit toute une série de codes pour s'intégrer dans la société et on sait que ceux-ci seront d'autant plus prégnants qu'ils proviennent de ses premières figures d'attachement. Les stéréotypes perçus par l'enfant le pousseront vers une conformité et une imitation sociale.» (Vie féminine, 2006, p.18)

## L'ÉCOLE

Parmi les différents acteurs de la socialisation de l'enfant, les parents et la famille au sens large<sup>27</sup> jouent certes un rôle non négligeable. Mais nous devons aussi aborder le rôle des professionnels de la petite enfance, de l'éducation, de l'enseignement. De nombreuses recherches mettent en évidence que ces professionnels ne développent pas les mêmes comportements envers les enfants selon qu'ils sont filles ou garçons. D'où l'intérêt de former ces travailleurs (ou travailleuses, car on verra au chapitre «L'effet des faits» qu'elles sont majoritaires dans ces secteurs) à la question du genre.

L'égalité filles-garçons est un principe fondamental de l'école. Elle s'inscrit d'ailleurs dans la philosophie décrite par l'article 6 du Décret «Missions» : «assurer à tous les élèves des chances égales d'émancipation sociale». Mais les stéréotypes sexistes sont encore bien présents à l'école, qui est une machine à reproduire les inégalités. Le sociologue Pierre Bourdieu est resté célèbre pour avoir déconstruit l'illusion de l'indépendance et de la neutralité de l'école et mis en évidence son rôle de confirmation de l'ordre établi en montrant que «toute action pédagogique est objectivement une violence symbolique en tant qu'imposition par un pouvoir arbitraire, d'un arbitraire culturel.» (Bourdieu, Passeron, 1970, p. 19)

Sans revenir sur les supports à fonction éducative que sont les jeux et jouets et sans aborder la question de la littérature jeunesse qui joue, elle aussi, un rôle important dans l'intériorisation de normes de sexe (De Visscher, 2011, pp.47-49) - tous instruments bien présents dans les murs de l'école - , des études récentes prouvent qu'un nombre important de stéréotypes de sexe et d'assignation de rôle persistent dans les manuels scolaires utilisés en Belgique francophone, et ce tant au niveau quantitatif que qualitatif<sup>28</sup>.

Et ce ne sont pas que ces supports qui varient : ce sont aussi les comportements des enseignants, qui se modulent différemment selon qu'ils sont face à un garçon ou à une fille<sup>29</sup>. Cette différence est sans doute plus insidieuse, car un comportement individuel n'a pas le même type de visibilité qu'un jeu ou un manuel. Elle est donc plus complexe à analyser (et éventuellement à dénoncer) et plus malaisée à modifier.

Citons cette anecdote récente : Zoé, 5 ans, est rentrée dernièrement de l'école, en annonçant à ses parents qu'une journée sur le thème des chevaliers allait être organisée dans sa classe. Mais elle voulait se déguiser en chevalier et pas en princesse !

Encouragée par ses parents à exprimer sa préférence à l'institutrice, elle rentre le lendemain à la maison en disant : «Madame dit que ce n'est pas possible». Qu'est-ce que Zoé retiendra de cette histoire ? Il est difficile de le savoir. Mais le propre du déguisement n'est-ce pas justement de faire «comme si» ? Car dans la classe, en réalité, il n'y a pas de descendantes d'une quelconque famille royale, pas plus qu'il n'y a de chevaliers titrés ! Mais personne ne s'étonne de l'histoire de Zoé, car nous avons intériorisé les caractéristiques d'une bonne princesse, qui sont traditionnellement des attributs du féminin : elle attend, passive et propre, dedans son palais, le prince charmant. Et le chevalier, lui, se doit d'être fier, courageux, déterminé et conquérant. Il n'y a ici qu'une illustration particulière d'un schéma général présidant aux grandes dichotomies du genre et déjà rencontré avec les jeux et jouets: les filles au-dedans, souvent dans une attitude d'attente et de passivité, et les garçons dehors, dans l'action, la découverte voire la conquête. Nous savons aussi que si cette demande n'avait pas été faite par Zoé mais par un petit garçon qui avait voulu jouer le rôle de la princesse, elle aurait bien évidemment fait plus de remous. Car il semble plus suspect - ou plus grave - qu'un petit garçon veuille se revêtir d'attributs féminins.

## L'EFFET DES FAITS

La différence entre sexe et genre, dont on a dit qu'elle provenait de la socialisation, produit des inégalités. Mais ces inégalités sont souvent niées<sup>30</sup>. Cette négation fait d'ailleurs partie des résistances fréquemment rencontrées lors des formations sur ce thème : «Les choses ont changé», «Les inégalités existent, mais dans d'autres cultures», entendons-nous régulièrement.

Oui, les avancées des droits des femmes sont bien réelles<sup>31</sup>. Mais les inégalités persistent et elles persistent à différents niveaux.

### A L'ÉCOLE

On assiste en milieu scolaire à une différenciation en termes d'attitudes des enseignants mais aussi en termes d'orientation et en termes de réussite. Par exemple, les garçons échouent plus que les filles et sont moins nombreux qu'elles dans l'enseignement général. Deux tiers des bacheliers professionnalisants sont délivrés à des filles. Autre fait troublant, on retrouve presque le double de garçons dans l'enseignement spécialisé<sup>32</sup>.

Les comportements des enseignants sont nettement différenciés. Ainsi, les temps de parole ne sont pas équitablement répartis entre filles et garçons (ces derniers sont plus sollicités par les enseignants), pas plus d'ailleurs que les sanctions : les filles bavardent autant que les garçons en classe, mais elles sont moins punies.<sup>33</sup>

Quant aux différences dans les orientations, elles sont spectaculaires. Certaines options apparaissent comme plus féminines (les options sciences sociales, l'éducation artistique, les langues), d'autres plus masculines (les sciences, les maths fortes).

Au-delà de ces choix, et c'est sans surprise, on assiste aussi à une grande disparité d'accès aux filières : les filles s'orientent vers des secteurs traditionnellement associés au féminin (les services aux personnes, l'habillement), les garçons vers des secteurs associés au masculin (la construction, l'industrie par exemple). Notons aussi que l'offre de formation est plus diversifiée pour les garçons (Morue, 2014). Tout ceci est fortement déterminé par la pression sociale ; en matière d'orientation scolaire, les choix se posent bien souvent à l'adolescence : or on le sait, c'est une période où l'appartenance au groupe est primordiale. Rares sont dès lors les ados qui se risqueront alors à trahir des normes attendues. Enfin, soulignons l'impact du comportement des élèves eux-mêmes : les insultes les plus fréquentes en milieu scolaire sont le plus souvent des insultes sexistes, bien qu'elles soient rarement identifiées comme telles (parmi ces insultes : «sale pute», «sale pédé» et « salope »).

## **DANS L'EMPLOI**

En Belgique, comme dans toute l'Europe d'ailleurs, les femmes s'orientent vers un petit nombre de filières très caractérisées.

Un exemple éclairant est celui du secteur des services aux personnes. Les activités de soins sont traditionnellement dévolues aux femmes, aussi bien dans la sphère professionnelle que dans la sphère privée. Bien qu'elles soient essentielles, elles restent peu valorisées et, de surcroit, relativement mal rémunérées.

Ce dédain repose sur le raisonnement implicite suivant : les compétences en matière de services à la personne viendraient de dons naturels, qui n'exigeraient dès lors pas de rémunération particulière.

On a bien évidemment ici l'expression de croyances selon lesquelles les femmes seraient plus aptes à soigner et à éduquer... et c'est donc tout «naturellement» (les guillemets sont importants) qu'on les retrouve en masse dans les métiers de la santé, du social et de l'éducation.

Il existe, on l'aura compris, une sexuation parfois inconsciente des orientations professionnelles. Une femme d'ouvrage est une femme, comme son nom l'indique. Et elle travaille à l'intérieur : à domicile, dans des écoles, des hôpitaux, des entreprises ou encore pour des collectivités. Son équivalent masculin travaillera plutôt dehors, dans l'espace public, comme balayeur par exemple. On retrouve donc ici cette opposition à laquelle nous avons déjà fait référence : les filles à l'intérieur, les garçons à l'extérieur.

C'est en définitive la totalité du monde du travail qui est structurée par une division sexuée. Cette division se fait sur deux axes : un axe horizontal et un axe vertical.

La ségrégation horizontale du travail repose sur l'idée que les métiers auraient un sexe : il y aurait des métiers d'hommes et des métiers de femmes. Et cette ségrégation à l'œuvre dans certains secteurs professionnels semble bien difficile à combattre. Par exemple, la pénurie de main d'œuvre dans des métiers comme ceux de la construction ou de la mécanique ne provoque pas l'embauche dans ces secteurs de femmes à la recherche d'un emploi, ni même la mise en place de politiques générales de formations mixtes à ces métiers. Une fois encore, celles qui veulent sortir des rôles attendus sont sanctionnées : on constate que le taux de chômage des filles sortant des filières dites masculines, quel que soit leur niveau de qualification, est plus élevé que celui des garçons issus de ces mêmes sections. Et quand elles sont à l'emploi, elles perçoivent des salaires plus faibles que ces mêmes garçons.

Quant aux garçons diplômés de filières dites féminines, ils sont moins touchés par le chômage et perçoivent des salaires plus élevés que les filles issues des mêmes sections (Vouillot, septembre 2003). Si un garçon transgresse les normes de son sexe, en matière d'orientation du moins, cela n'a donc pas les mêmes conséquences<sup>34</sup>.

Une combinatoire complexe de stéréotypes fonde ainsi des opinions très ancrées dans les mentalités et freine les avancées de la mixité dans les écoles, dans les formations et au travail. Or, il est intéressant de constater que ces stéréotypes ne résistent pas à l'analyse. Pensons à un argument majeur dans les débats : celui de la force physique. Combien de kilos manutentionne par exemple l'infirmière en gériatrie ? Par ailleurs, on assiste depuis un certain temps à un allègement de la pénibilité des postes de travail : les machines se font plus ergonomiques, les charges moins lourdes. Un autre argument souvent évoqué est celui de la disponibilité. Ces secteurs exigent en effet une disponibilité horaire peu compatible avec la garde d'enfants. Mais avancer cet argument est faire preuve d'une profonde méconnaissance d'autres métiers traditionnellement féminins, comme ceux des soins, où se posent les mêmes problèmes.

Outre la ségrégation horizontale, il existe une autre ségrégation à l'œuvre dans le monde de l'emploi, une ségrégation verticale cette fois, appelée aussi phénomène du «plafond de verre»<sup>35</sup>.

Il s'agit de ce plafond invisible contre lequel les femmes se cogneraient lorsqu'elles souhaitent évoluer dans le monde de l'entreprise : de quelque type que soit celle-ci, plus on monte dans la hiérarchie, moins les femmes sont présentes. Ainsi, elles sont faiblement représentées dans les conseils d'administration, qui ont pour vocation d'orienter les stratégies de l'entreprise : elles ne représentent que «10 % des membres des conseils d'administration des sociétés européennes de premier ordre et 3 % des dirigeants de ces conseils.» (Commission Européenne, 2010, p.9)



Et cette proportion ne risque pas de croître dans un proche avenir : la crise économique qui insécurise le monde de l'entreprise semble générer encore plus de repli.

Source : Infographie du Parlement Européen à l'occasion de la Journée de la Femme en 2013

L'argument principalement avancé est une fois de plus celui de la disponibilité. Ici encore, le stéréotype résiste mal à l'analyse. En effet, d'une part beaucoup de femmes qui ont des enfants s'investissent dans leur carrière, et d'autre part certaines n'en ont tout simplement pas ou plus à leur charge.

Mais d'autres arguments sont encore à l'œuvre. L'un d'entre eux veut que les femmes ne seraient psychologiquement pas faites pour le pouvoir.

## **PAUVRETÉ**

Ces disparités se traduisent bien évidemment en termes économiques.

Si l'on se place au niveau mondial, on constate qu'«en 2013, 70 % des pauvres (...) sont des femmes et deux tiers des enfants non scolarisés sont des filles» (Louart, Paicheler, 2010, p.26), ou encore que «les femmes font deux tiers du travail disponible, mais elles ne disposent au final que d'un dixième de la totalité du revenu mondial.» (Ibid.)

Autre articulation intéressante entre le genre et les questions de diversité : la carte des inégalités entre les hommes et les femmes est, au niveau mondial, presque parfaitement calquée sur celle des inégalités économiques. Au Nord (en Europe, aux États-Unis et au Canada), les femmes ont acquis - en théorie du moins - l'égalité des sexes ; au Sud (en Amérique du Sud, en Afrique, en Asie du Sud et de l'Est), elles font encore l'objet de nombreuses discriminations. Or, «plus des trois quarts de la population mondiale féminine vivent dans ces régions en développement.» (Ibid., p.27)

Si le Nord semble connaître un mouvement vers l'égalité, on devine que cette égalité n'est pas un réel acquis et qu'elle est toujours aujourd'hui en danger.

Les évolutions sont contradictoires. Les femmes ont certes gagné du terrain en matière d'éducation et de participation au marché de l'emploi, mais le bilan qualitatif reste mitigé. Si nous déplaçons à présent le projecteur sur la Wallonie, on notera que l'homme le plus pauvre est... une femme.

Une situation qui ne pourra que s'aggraver, lorsqu'on sait que la réforme du chômage va produire des exclusions massives à partir de janvier 2015 (la FGTB n'en annonce pas moins de 32.000 pour la Wallonie)<sup>36</sup>. Or, on sait que ces exclusions toucheront en majorité des femmes.

Quant à l'écart du taux d'emploi entre les femmes et les hommes, il reste aujourd'hui de 11,2 % (Van Hove, 2012, p. 20). Cet écart s'est certes réduit ces dernières années, et on pourrait s'en réjouir. Mais, hélas, il n'y a là aucune avancée. Ce n'est pas parce que les femmes auraient gagné du terrain, mais bien parce que les hommes en ont perdu : ce sont les secteurs où les hommes sont majoritaires qui ont massivement licencié (pensons au drame d'Arcelor-Mittal), alors que le secteur des services, moins touché, continue à représenter un gros volume d'emploi des femmes.

## CONCLUSION

Le lecteur l'aura compris, les inégalités entre femmes et hommes persistent. Et elles persistent à différents niveaux : psychologique, éducationnel, occupationnel, économique. Construire une société plus juste, plus égalitaire, c'est aussi questionner les rapports de sexe existants.

Le genre est un outil puissant. Il est, on l'a vu, le fruit d'une construction et d'un ordre social. Le système de genre est la matrice de multiples formes d'oppression : violences principalement faites aux femmes mais aux hommes aussi ; violences faites à ceux et celles qui ne jouent pas les rôles imposés par leur sexe, ou à ceux et celles qui ne respectent pas les normes d'hétérosexualité.

Il n'est certes pas simple d'admettre que les sexualités sont plurielles, comme il n'est pas simple d'admettre qu'un homme peut endosser un rôle traditionnellement féminin, une femme un rôle traditionnellement masculin.

Nous avons élaboré tous et toutes des représentations et des croyances sur ce que doit faire (ou ne pas faire) un homme ou une femme. Tantôt avec complaisance, tantôt avec des résistances, et le plus souvent de manière inconsciente, nous les véhiculons et les transmettons, tout comme nous sommes influencés par les croyances et les représentations des autres. C'est en faisant émerger ces dernières, en les portant à la conscience et, et en analysant collectivement nos expériences, que nous pouvons ensemble élaborer des pistes d'action.

De façon plus globale, le genre questionne notre rapport aux normes quelles qu'elles soient, et aux personnes ne les respectant pas et, en définitive, à l'ordre et au pouvoir.

Or cette question de l'ordre connaît en ce moment une mutation capitale. On assiste, on l'a vu, à un retour des conceptions complémentaristes, et donc à un retour à l'essentialisme. (Et à ses correspondants dans toutes les sphères : dans celle de la pensée, on lui doit par exemple le retour du créationnisme). Corrélativement à cet essentialisme, on assiste à un rejet des déterminismes sociaux, à une négation du culturel au profit du naturel. Toutes ces conceptions servent de justification à de multiples formes d'oppression et hypothèquent la réflexion sur elles. Il est donc plus que temps de lancer la réflexion sur l'ordre, de cesser de croire que nous sommes, dans le problème qui nous occupe ici, face à deux natures différentes en matière d'aptitudes, de compétences, de goûts, d'intérêts, de caractère.

Ce questionnement, impliquant et intime, interroge notre identité professionnelle et personnelle. Et il nous permet, en prenant connaissance de notre propre participation à un système qui produit des injustices, de changer nos attitudes et nos pratiques. Tablons sur la capacité de l'être humain à s'éduquer.

Le travail critique ici proposé vise à déconstruire l'idéologie qui régit notre société. Mais déconstruire les normes ne signifie pas vivre sans normes. Et les valeurs sur lesquelles nous entendons fonder les nôtres sont l'équité et le droit au développement de chacun. Pour les faire vivre dans la problématique qui nous a occupée ici, il faut former et accompagner les acteurs-clés : ceux de la petite enfance, de l'éducation, de l'enseignement et de la formation, mais aussi les acteurs que sont les conseillers en orientation, dont la mission est aussi d'émanciper.

Et, par-delà, il faut reconnaître et revaloriser le rôle de l'éducation dans les différentes sphères de la société.

Un tel mouvement, menant à plus de justice et d'égalité, n'aboutit pas au «remplacement» de l'homme par la femme (ou l'inverse), mais bien à leur progression dans tous les secteurs, dans toutes les sphères, et donc à la mixité. Ce qu'il faut viser est donc une restructuration de tout l'ensemble, car chacun/chacune doit être amené à y repenser sa place, grâce à la meilleure connaissance de soi qui aura été conquise : ne plus être dans le «cela va de soi», mais dans un espace de liberté comme membre d'une collectivité autant que comme individu.

Voilà en quoi penser le genre permet de contribuer à faire progresser la diversité. Non pas une diversité de type communautariste ou complémentariste — qui n'est au final guère qu'une forme sournoise d'apartheid bienveillant —, mais une diversité enrichissante pour chacun/chacune. Peut-être serait-il préférable, d'ailleurs, d'abandonner le terme de diversité, trop consensuel, pour mettre en avant celui de mixité.

## NOTES

1. Ce programme est consultable par tous et toutes : <http://www.cndp.fr/ABCD-de-l-egalite/accueil.html>
2. Ce qui correspond à la cinquième année primaire du système d'enseignement belge.
3. Nous reviendrons sur ce que sont les études de genre dans le chapitre «Mise au point : les concepts»
4. Voir chapitre «L'effet des faits»,.
5. Cette militante d'extrême gauche, née en 1958 à Paris, est passée depuis mai 2013 à l'extrême droite. Elle a diffusé plusieurs vidéos concernant l'appel aux JRE sur des sites de partage.
6. Le Monde, dimanche 13 et lundi 14 avril 2014. Accès au document en ligne : <http://www.lemonde.fr/journaelec-tronique/donnees/libre/20140413/index.html>
7. [www.lamanifpourtous.fr](http://www.lamanifpourtous.fr)
8. Couleurs stéréotypiques qui constituent elles-mêmes un stéréotype français : traditionnellement, en Belgique, le rose était la couleur des garçonnets, le bleu celle des fillettes. Une enquête anthropologique élargie (que l'on pourrait suggérer au grand historien des couleurs, Michel Pastoureau) livrerait des résultats étonnants sur ce thème de l'association entre les sexes et les couleurs.
9. [www.theoriedugenre.fr](http://www.theoriedugenre.fr)
10. [www.vigi-gender.fr/edito](http://www.vigi-gender.fr/edito)

11. Daniau, Marc, Franek, Claire, (2011), *Tous à poil*, Arles, Éditions du Rouergue. Ce livre a été primé l'année de sa parution par la section belge de l'Union internationale pour les livres de jeunesse et a reçu en Belgique le Prix du meilleur album francophone.

12. Karl Popper, épistémologue, a montré qu'on ne pouvait établir scientifiquement une vérité qu'en la falsifiant. On ne peut en effet que prouver qu'une thèse est fautive, pas qu'elle est vraie. La science ne fait rien d'autre que de remplir des poubelles avec des hypothèses falsifiées, donc abandonnées.

13. <http://moodle.ead-online.be/mod/book/view.php?id=6438>

14. [www.ead.cfwb.be/index.php?id=offre\\_egalite\\_filles\\_garcons](http://www.ead.cfwb.be/index.php?id=offre_egalite_filles_garcons)

15. Par exemple, l'Université de Liège s'est dotée d'un centre de recherches intitulé FERULg (Femme Enseignement Recherches Université de Liège), qui, *de facto*, est un centre d'études de genre.

16. Notons toutefois qu'une étude de faisabilité a déjà été réalisée en 2011 à la demande de Madame Milquet, alors vice-première ministre, ministre de l'Emploi et de l'Égalité des chances.

17. Voir L'argumentaire des partisans et des opposants in Dister, Anne, Moreau, Marie-Louise, (2009), *Féminiser ? Vraiment pas sorcier ! La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades et titres*, Bruxelles, De Boeck, pp. 27-47

18. Le sexe anatomique fait référence à l'appareil reproducteur apparaissant normalement au stade

embryonnaire à partir de la huitième semaine.

19. Les hormones sexuelles, la testostérone pour les mâles et la progestérone pour les femelles, auront un impact important sur l'anatomie et les comportements.

20. Gray, John, (1997), *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, Paris, Éditions J'ai lu.  
Ce livre s'est vendu à plus de neuf millions d'exemplaires outre-Atlantique et a fait l'objet de suites et d'adaptations théâtrales (Mars et Vénus, les chemins de l'harmonie ; Mars et Vénus sous la couette ; Mars et Vénus 365 jours de bonheur,... )

21. Personnage principal de la comédie dramatique britannique du même nom réalisée par Stephen Daldry en 2000.

22. *Joue-la comme Beckham* (Bend It Like Beckham), film britannique réalisé par Gurinder Chadha en 2002.

23. Voir «L'école»,

24. Willemart, Véronique, (2010), *Ça commence au berceau, Le rôle des puéricultrices dans la socialisation sexuée*, Bruxelles, Université des femmes.

25. Cette expérience est, selon Hurtig, Marie-Claude, (1982), L'élaboration socialisée de la différence des sexes. In : *Enfance*. Tome 35 n°4, p. 293, attribuée à John et Sandra Condry (1976) mais elle a été réitérée à de nombreuses reprises, sous diverses formes et sur différents publics. Notons au passage qu'il s'agit aussi d'un outil efficace d'animation.

26. Cette initiative des supermarchés SuperU a été renouvelée en 2013.

27. «Le marketing met les jouets en évidence dans une représentation qui guide les parents et les proches vers tel jouet ou tout du moins vers un rayon, un thème bien déterminé. Mais cela n'a de sens que si une résonance naît dans le regard des parents concernés et interpellés. Ainsi, ce ne sont pas les producteurs de jouets qui déterminent le choix, mais l'interaction entre les référents des deux groupes en vis-à-vis» (Paulis, 2008, pp.6-7). Nous avons donc bien, nous adultes consommateurs, une place d'acteur à prendre dans cette construction de l'identité sexuée.

28. *Manuels scolaires et stéréotypes sexués : éclairages sur la situation en 2012, Étude exploratoire*, (décembre 2012), Bruxelles, CEMEAction, ou encore *Sexes et manuels*, (2012), Bruxelles, Direction de l'égalité des chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

29. Des recherches récentes comme celles de Véronique Willemart (2010) établissent qu'on assiste au même phénomène dans les crèches.

30. Voir à ce sujet Bruyer, Marie, Van Enis, Nicole, (octobre 2010), *Le «mythe de l'égalité-déjà-là»*, Liège, Barricade.

31. Il est possible de se procurer une Ligne du temps de l'Égalité reprenant quelques dates essentielles de l'histoire des femmes et de l'égalité en Belgique ; cet outil est édité par le mouvement des Femmes Prévoyantes Socialistes.

32. Faits exposés par Morue Brigitte, attachée à l'Administration Générale de l'Enseignement et la Recherche Scientifique, lors du colloque organisé le 07/02/2014 par

la Fédération Wallonie-Bruxelles «*Filles, garçons : une même école ?*»

33. La chercheuse Els Consugerade de la VUB explique ce phénomène : «Les stéréotypes du mauvais garçon et de la gentille fille sont très ancrés» dans La Libre Belgique du jeudi 27 février 2014, <http://www.lalibre.be/light/societe/les-filles-bavardent-autant-que-les-garcons-en-classe-mais-sont-moins-punies-530f336735709867e407e32f>

34. Par exemple, d'après notre expérience, en section pédagogique, orientation préscolaire, la présence d'un garçon dans une filière féminine lui confère un statut particulier : il fait l'objet d'attentions particulières, tant de la part de ses condisciples que du corps enseignant.

35. Que les féministes québécoises appellent «planter collant».

36. 55.000 chômeurs sur l'ensemble du pays selon la FGTB ; 27.300 selon l'Onem, chiffres de février 2014.

## BIBLIOGRAPHIE

Adriaenssens, Alexandra, Gavray, Claire (coord.), (2010), *Une fille = un garçon ? , Identifier les inégalités de genre à l'école pour mieux les combattre*, Paris, L'Harmattan.

Bourdieu, Pierre, Passeron, Jean-Claude, (1970), *La reproduction*, Paris, Les Éditions de Minuit.

de Beauvoir, Simone, (1949), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

De Visscher, Héloïse, (2011), *Luttes des femmes*, Seraing, C.D.G.A.I. (coll. Mobilisations sociales).

Dister, Anne, Moreau, Marie-Louise, (2009), *Féminiser ? Vraiment pas sorcier ! La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades et titres*, Bruxelles, De Boeck.

Dorlin, Elsa, (2008), *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France.

Héritier, Françoise, (1996), *Masculin/féminin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

Louart, Carina, Paicheler, Pénélope, (2010), *Filles et garçons, la parité à petits pas*, Paris, Actes Sud Junior.

Michaels, Walter Benn, (2009), *La diversité contre l'égalité*, Paris, Raisons d'agir.

Paternotte, David, (2007), *Sexe et genre : pour une approche non naturaliste des rapports entre les sexes*, dans Marques-Pereira, Bérengère (dir.), *Femmes : enjeux et combats d'aujourd'hui*, Bruxelles, CEDIL, pp. 23-33.

Accès au document en ligne :

<http://moodle.ead-online.be/mod/book/view.php?id=6436>

*Pour une éducation non sexiste dès la petite enfance*, (2006), Outil de formation, Bruxelles, Fédération des services maternels et infantiles de Vie féminine.

*Rapport sur l'égalité entre les femmes et les hommes*, (2010), Luxembourg, Office des publications de l'Union européenne.

*Sexes et manuels*, (2012), Bruxelles, Direction de l'égalité des chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Van Enis, Nicole, (2012), *Féminismes pluriels*, Bruxelles, Éditions Aden.

Van Hove, Hildegard, (2012), *L'écart salarial entre les femmes et les hommes en Belgique*, rapport 2012, Bruxelles, Institut pour l'égalité des femmes et des hommes.

Vouillot, Françoise, (2003), *La division sexuée de l'orientation et du travail : du statu quo à la subversion*, Actes du congrès de l'Association internationale de l'Orientation scolaire et professionnelle, Berne, [réf. perdue].

Willemart, Véronique, (2010), *Ça commence au berceau, Le rôle des puéricultrices dans la socialisation sexuée*, Bruxelles, Université des femmes.

Zegai, Mona, (2014), *Stéréotypes et inégalités filles-garçons dans les industries de l'enfance*, in Pisani-Ferry, Jean, rapport *Lutter contre les stéréotypes filles-garçons*, Ministère des Droits des Femmes, pp. 197-232.

## PRESSE

Bruyer Marie, Van Enis Nicole, (2010), *Le «mythe de l'égalité-déjà-là»*, Liège, Barricade, octobre 2010.

Hurtig, Marie-Claude, (1982), *L'élaboration socialisée de la différence des sexes*. In : *Enfance*. Tome 35 n°4, p. 293, attribuée à John et Sandra Condry (1976)

M.L., (2014), *Les filles bavardent autant que les garçons en classe mais sont moins punies*, La Libre Belgique, jeudi 27 février 2014.

*Manuels scolaires et stéréotypes sexués : éclairages sur la situation en 2012*, Étude exploratoire, (2012), Bruxelles, CEMEAction, hors série.

Molénat Xavier, (coordonnateur),(2014) dossier Devenir garçon Devenir fille, La construction de l'identité sexuée, *Sciences Humaines* n°261, juillet 2014, p. 34.

Paulis Chris, (2008), Des jeux qui cachent leur jeu, *Espaces de Libertés* n°370, décembre 2008, pp. 5-7.

Trachman, Mathieu, (2011), Genre : états des lieux, Entretien avec Laure Bereni, *La vie des idées*, 5 octobre 2011.

Rogozinski Jacob, (2014), Contre la théorie du complot, *Le Monde*, 13 et 14 avril 2014, p. 16.

## SITE INTERNET

Site de l'Enseignement à distance de la Fédération Wallonie-Bruxelles ; il propose des sources d'informations, des outils de référence à destination des (futurs) enseignants sur le thème

[http://www.ead.cfwb.be/index.php?id=offre\\_egalite\\_filles\\_garcons](http://www.ead.cfwb.be/index.php?id=offre_egalite_filles_garcons)

Intéressé-e par :  
D'autres thèmes de publications pédagogiques ?  
Des ateliers d'échanges de pratiques ?  
Des formations ?  
Des supervisions individuelles ou collectives ?

[www.cdgai.be](http://www.cdgai.be)

+32 (0)4 366 06 63  
info@cdgai.be

**Centre de Dynamique  
des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl**  
Parc Scientifique du Sart Tilman  
Rue Bois Saint-Jean, 9  
B - 4102 Seraing  
Belgique

À l'heure où ce qui est présenté comme «l'enseignement de la théorie du genre» a fait grand bruit en France, cet outil de réflexion propose une analyse critique du discours inégalitaire et «naturaliste» du genre, c'est-à-dire, faisant de cette question une conséquence immédiate et linéaire des différences sexuelles. Cette naturalisation est notamment analysée en tant que construction permettant de soustraire la question du genre aux déterminations sociales et hypothéquant toute perspective de débat et de changement.

Pour ce faire, l'auteure éclaire quelques mécanismes individuels et collectifs permettant de comprendre comment s'élaborent et se consolident les représentations sociales à propos des hommes et des femmes dans notre société.



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles